

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Aleksander GLOWACKI

(Boleslaw Prus)

Une méprise, partie II

Nouvelle traduite du polonais par Mme V. D.

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1906, tome 8, p. 273-278

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Une méprise

(suite).

II

Mon anniversaire de naissance tombait à la mi-mars, j'entrais alors dans ma huitième année. Quelques jours auparavant, le cordonnier Stachurski m'avait pris mesure pour mes premières bottes. Et juste au moment où j'ôtai mon soulier pour cette opération, une voiture s'arrêta devant la maison et un jeune homme en descendit, apportant une lettre de mon frère pour maman. Jusqu'aujourd'hui j'ignore son nom de famille, on l'appelait seulement M. Léon.

C'était un garçon d'une vingtaine d'années, charmant, gai, sympathique. En arrivant il baisa les mains de maman et lui parla tant de mon frère, qu'elle le pria de loger chez nous quelques jours. En même temps, il considérait Stachurski qui prenait la mesure de mon pied, lui faisant beaucoup d'amabilités et lui promettant même d'aller le voir dans son atelier. — On le conduisit ensuite dans la chambre en haut et il sembla qu'en quelques minutes il eût ensorcelé Lukaszowa qui lui avait porté sa valise, car toute l'après-midi, elle ne parla que de lui. Il donna un excellent cigare à

M. D., à maman, une recette pour faire de la bière à la maison, à moi il fit un joli moulin à vent. Après dîner, il alla en ville et ne revint que tard le soir, il fit de même pendant tout le temps de son séjour. On ne le voyait que rarement, et à peine quelques minutes ; malgré cela, il rendait tant de services à chacun, que nous étions enchantés de lui. Maman cependant lui en voulait un peu d'être trop familier avec le cordonnier, le menuisier et le charcutier. Mais M. D. lui expliquait que si ce jeune homme était arrivé pour ouvrir une épicerie, il fallait qu'il gagnât la bienveillance des gens du commun. L'étonnement de ma mère grandit encore quand, le soir, on se rassembla le jour de ma fête chez nous et qu'on s'aperçut que M. Léon connaissait tout le monde. Le bourgmestre lui promit sa protection et le buraliste voulait même lui louer quelques chambres dans sa maison. M. Léon tutoyait le greffier et les jeunes filles rougissaient quand il leur parlait, seulement il regardait de travers le caissier qui avait sa guitare et chanta comme d'habitude. Une de ces demoiselles demanda à M. Léon s'il savait chanter. Le jeune homme s'empresse de prendre l'instrument, mais il chanta un air si triste que le bourgmestre se sauva aux premiers mots et ne reparut plus. Toutes les dames pleuraient et le caissier blêmait de colère. — Le lendemain matin, M. Léon repartit, disant à maman qu'il devait encore se rendre dans différentes petites villes, afin de trouver l'endroit le plus avantageux pour sa boutique. Vers la fin d'avril, il revint pour la seconde fois. Il apporta à maman une lettre de mon frère, un livre de cuisine, à M. D. un paquet de tabac et à moi un très joli sabre. Au bout d'un instant, il courut en ville saluer ses amis et ne rentra à la maison qu'à la nuit.

Le lendemain dimanche, nous allâmes à l'office. J'étais assis à côté de maman devant le grand autel M. et Mme la bourgmestre étaient dans le même banc, ainsi que la veuve du major. A quelques pas de nous, le caissier avait le nez

dans son livre de prières. L'office était fini et nous allions sortir quand, tout à coup, du milieu de la foule, s'avancèrent Stachurski, Grochorski et Wladzinski et avec eux tous leurs ouvriers, puis le commis de poste et le greffier du juge. Pendant que M. le Curé donnait la bénédiction, le cordonnier fit un signe à l'organiste. Le silence se fit et . . .

Je ne me souviens pas de ce qui se passa plus tard, car maman m'avait emporté au presbytère. Là, nous trouvâmes le caissier qui courait par les chambres, s'arrachant les cheveux et jurant qu'il n'y avait pas de sa faute. Il pria maman de certifier qu'il était sorti le premier de l'église. M. Léon nous attendait à la maison. Quand maman lui eut raconté ce qui s'était passé à l'église il parut très étonné. Il prétendait que de tels faits arrivent partout de soi-même ensuite il ajouta qu'immédiatement après dîner il était obligé de partir.

La singulière manière dont se comporta le caissier au presbytère éveilla la méfiance des habitants de la petite ville, d'autant plus que depuis ce jour, cet homme si distingué reprit son froc officiel aux boutons dorés et jeta bien loin son bonnet rouge. Le bourgmestre qui avait observé les extravagances contradictoires du caissier, le soupçonna de jouer habilement la comédie. Cette opinion trouva du crédit dans la petite ville. C'était visible que l'agitateur, pour éloigner les soupçons, donnait des instructions à ses inférieurs. Du reste, le fait dont je fus témoin justifiait l'opinion générale. Un jour, maman pria M. D. de m'accompagner à la ville pour m'acheter du papier, des plumes et un crayon. Sur la place du marché, nous remarquâmes un rassemblement d'ouvriers, de juifs, de vieux bourgeois, qui parlaient avec animation. Non loin d'eux était le caissier. — Nous avions fini nos emplettes et nous allions rentrer à la maison, quand soudain un grand tumulte se produisit sur la place. Je courus devant la boutique et je vis un vieillard qui sortait de la boulangerie, un pain sous le bras. Un tas

de gamins lui barrèrent le passage et l'accueillirent à coups de pierres. Un moment il resta interdit, puis laissa tomber son pain et se mit à fuir. Sa tête blanche comme du lait et ses mouvements raides firent sur moi une douloureuse impression. Il me vint à la pensée ces rêves fatigants où il me semblait qu'on me poursuivait et que je ne pouvais pas me sauver. En ce moment, un cri sourd retentit derrière moi. Je vis M. D. qui était sorti du magasin et, jaune, les yeux hagards, il regardait du côté du fugitif. Les cris cessèrent, la foule revint vers la place et M. D. était encore au même endroit, regardant de ses yeux éteints. Le caissier l'aperçut et s'avança vers nous. Sur sa figure il y avait tant de joie que j'en oubliai le pauvre fugitif.

Bonjour, M. D.!.. Cela m'a réussi, n'est-ce pas ?— dit tout bas le caissier. Mon instituteur ne répondit rien. — C'est moi qui ai fait cela, — dit le caissier, moi !... C'est ainsi qu'on punit les traîtres !

— Vous avez fait cela ?..., reprit d'une voix sourde mon instituteur. — Moi !... On verra à présent, ajouta-t-il, qui a de l'importance ici. — Mon maître ramassa sa canne et se préparant à continuer sa route, dit d'un ton singulier : — Oh! vous avez agi héroïquement !...

Quand je racontai à ma mère ce qui était arrivé, elle hocha tristement la tête et dit : C'est un affreux malheur ; que Dieu en préserve chacun !...

Alors Lukaszowa m'expliqua qu'on avait expulsé le méchant homme de la cabane qui est au delà de nos champs. Je remarquai que depuis ce temps mon maître devenait plus sombre et plus distrait et que souvent il parlait du caissier avec humeur. Une fois même que le bourgmestre le louait en sa présence, l'appelant grand politique, forte tête et agitateur émérite, le vieux précepteur frappa la table de son poing en s'écriant: « Et moi je vous dis que c'est un sot ! — Qui, demanda le bourgmestre étonné?

— Votre caissier.

— Le grand patriote ?

— Un grand nigaud.

— Il a remué toute la ville, s'exclama le bourgmestre suffoqué.

— Il peut nous amener un grand malheur à tous.

— Dites-lui de se tenir tranquille, autrement je le rouerai de coups, tout vieux que je suis.

Le bourgmestre se tut et observa attentivement ma mère. Prendra-t-elle, oui ou non le parti du caissier ? Mais ma mère remuait la tête, probablement par pitié sur l'aveuglement de l'instituteur qui n'était pas à même d'apprécier le grand patriote. A mon insu, l'image indécise de l'homme de la cabane se dessina dans mon esprit. Le jugement malveillant de Lukaszowa ; les craintes qu'avait le bourgmestre qu'on épiât sous les fenêtres, la poursuite de la place du marché, surtout la conduite singulière de M. D., et le silence de ma mère tout cela éveillait en moi mille questions. Quel est donc cet homme et que fait-il pour qu'on le traite comme un animal dangereux ? Si on permet aux enfants de lui jeter des pierres, ce doit être un méchant homme. Pourquoi donc les anciens de la ville ne l'ont-ils pas fait mettre en prison ? Plus je pensais à lui, plus j'étais balancé entre les deux sentiments de crainte et de curiosité, ce qui me causait un grand tourment. Dès que j'avais un peu de temps libre, je ceignais mon sabre et m'échappais du côté de la cabane isolée. Il est vrai qu'au commencement je ne rêvais pas même de m'approcher, néanmoins quelque chose m'attirait de ce côté là. J'enjambais les haies de notre jardin, j'arrivais à la petite forêt des aulnes, puis je traversais les marais et enfin j'allais à l'aventure parmi les buissons attendant à la hutte. Parfois, je me trouvais soudain si près du maudit que je prenais peur et m'enfuyais du côté de la ville pour retrouver des humains. Petit à petit je m'approvoisai avec cet étrange paysage et mon désir de voir de près la cabane grandissait de plus en plus. Chaque jour j'apprenais

à la mieux connaître. Elle était située dans un endroit sauvage, à quelque cents pas d'un chemin de traverse qui serpentait à travers les champs. Elle était entourée de ravins et de buissons hauts et épais, pleins de nids et d'oiseaux. Parfois une nuée de perdrix s'envolaient, un lièvre s'échappait d'un fourré. Dans les enfoncements humides je rencontrais des serpents et sur les pentes des ravins des trous de renards. Un jour, j'entendis un murmure discret, mais continu qui venait d'en bas. En m'avançant de ce côté je découvris un ruisseau qui coulait rapidement sur un lit de cailloux. Je m'avançai timidement, je serrai mon sabre, décidé de m'enfuir au moindre bruit et je m'enfonçai au milieu des hautes herbes. Au bout d'un moment j'aperçus la chaumière ; elle était située sur le versant de la colline, baignée par les doux rayons du soleil ; il y avait une quantité de paniers, les uns finis, les autres seulement commencés, et parmi ces paniers se promenait une cigogne boîteuse. Depuis longtemps la chaux était tombée des murs et entre les planches, les fentes étaient bouchées de terre glaise et parfois aux fenêtres le papier remplaçait les vitres. Sur la porte toute noircie, on apercevait vaguement un mot un peu effacé, mais écrit en grosses lettres. Je regardai attentivement et je lus : « Espion ». En ce moment la cigogne m'aperçut et, baissant ses ailes, poussa un cri de colère. Je me jetai en arrière tout étourdi et au bout de quelques minutes de course, je me retrouvai au milieu des buissons qui m'étaient familiers. Je rentrai aussitôt à la maison, mais je ne me vantai pas de cette escapade et même je ne retournai plus du côté de la cabane.

(A suivre.)